

La fabrique de la culture

Carles Santos et Bach sur deux pianos

« La Pantera imperial », spectacle musical du trublion catalan, revit sur la colline de Fourvière



Le spectacle tout entier est travaillé par l'obsession de Bach, dont on voit ici les bustes à l'arrière-plan. DR

Barcelone Envoyée spéciale

Pourquoi *La Pantera imperial* ne meurt-elle jamais ? Cette pièce, concert, performance, extravagance, imaginée en 1996 par le Catalan Carles Santos, est une sorte d'hydre à cinq têtes. Créée sur scène, à Francfort, en mai 1997, puis au festival d'été de Castell de Peralada dans l'arrière-pays catalan, *La Pantera imperial* a été présentée en France pour la dernière fois en 2000, au Théâtre de l'Odéon.

Quatorze ans après sa naissance, *La Pantera imperial* est remise en scène sans aucun changement, réduisant à peine sa voilure selon les circonstances. Le 28 juin, elle sera donnée en grande pompe, aux Nuits de Fourvière, dans l'amphithéâtre gallo-romain qui domine Lyon : avec vingt-huit acteurs, chanteurs, choristes, musiciens, et deux pianos, dont la « panthère noire », le Bosendorfer n°290 - 97 touches, huit octaves complètes -, objet du commerce amoureux de Carles Santos depuis son entrée dans les arts, comme concertiste, en 1961.

Le curieux de l'histoire, c'est que *La Pantera imperial*, combat herculéen contre - tout contre - le piano et l'immanence de la musique de Bach, est tenue sur le fil par deux artistes catalans que l'éphémère n'effarouche pas. D'une part, un homme de théâtre débordant, à l'énergie vocale incontrôlable, (interjections lettristes et fulminations dadaïstes), Carles Santos, né à Vinaros en 1940 ; de l'autre, sa compagne, Mariaelena Roqué, née en 1952 à Tarragone, la créatrice des costumes.

Parallèlement au spectacle, 150 pièces de Mariaelena Roqué exécutées pour Carles Santos entre 1987 et 2006 sont exposées au Musée des tissus et des arts décoratifs de Lyon durant tout l'été. Le titre, « Sous le signe d'Eros », en dit long sur le processus créatif qui lie les deux protagonis-

tistes de cette folle et impertinente saga sur planches.

Carles Santos vit à Vinaros, en bord de Méditerranée, près du delta de l'Ebre - crevettes fraîches, réserve naturelle, pêche et ripaille. Il fut l'un des symboles de l'antifranquisme catalan, provocateur, iconoclaste, excessif. En 1970, il est à New York, travaille avec les minimalistes, les répétitifs et les proches du mouvement Fluxus.

Sorti du « piège de la musique contemporaine », il accompagne la dictature, puis la grande délivrance de l'après-franquisme, descendant les Ramblas de Barcelone en piano roulant, fille nue dessus, donne un récital en pleine mer, bâtit des tours de piano informelles. « *La clandestinité avait donné de bons résultats* », commente le trublion. L'Institut Ramon Llull, établissement lié à la Generalitat de Catalogne, a décidé de « regarder dans le rétroviseur », dit Carles Santos, en contribuant à la réapparition de *La Pantera imperial*.

Œuvre charnière dans le parcours d'un musicien passé au théâtre « parce qu'il faut montrer la musique », *La Pantera imperial* est née sous le signe de Jean-Sébas-

tien Bach, « une obsession pour un pianiste » : « *Sa musique est répétitive, compulsive et festive en même temps. Le monde peut changer, elle est toujours là, telle qu'en elle-même. Elle sert.* » On a raconté à Carles Santos, qui déguste le blasphème, qu'une discothèque de Barcelone passait la *Passion selon saint Mathieu* en fin de nuit, pour signifier l'heure de la fermeture.

Carles Santos fut l'un des symboles de l'antifranquisme catalan, provocateur, iconoclaste, excessif

Absolu, Bach ? Oui. « *Tu prends une suite de Bach, et tu construis une cathédrale.* » En scène, Santos joue le *Prélude n°2 en ut mineur* sur deux pianos, agencouillé, les bras déployés, une pousse technique. « *Il fallait du Christ en Bach* », précise cet anticlérical, issu de la génération adépte de la jouissance sans entraves. On trouvera d'ailleurs dans *Lu Pantera imperial* des extraits de *Jesu meine Freude* et de *Crucifixus*.

Le spectacle, conçu en 1996, alors que l'artiste catalan avait laissé sa carrière de concertiste en jachère, part de la *Fugue en la mineur*, écrite pour orgue, transcrite pour le piano par Franz Liszt. Au réveillon de 1996, Carles Santos organise « un dîner Bach » à La Vinya, le Centre de création artistique des Comediants, au Canet del Mar.

Puis l'artiste pluridisciplinaire, qui a appris la pratique du poème visuel de son mentor Joan Brossa, crée une série de thèmes photographiques à partir de petits bustes en plastique de Jean-Sébastien vendus quelques pesetas chez les marchands de musique, et placés pour les photos dans une caisse de sardines, un vagin, un poulailler

L'obsession ne cesse pas, *La Pantera imperial* se dessine : « *Je suis parti de huit mesures pour construire des variations sonores, théâtrales. Ce n'est pas une pièce sur Bach, sur ses 28 enfants, sa libido démesurée, mais sur ce que suggérerait sa musique, les images qu'elle nous imposait, puis nous avons structuré l'ensemble.* »

Les bibelots kitsch, reproduits en latex, à la taille de géant, déli-

mitent la scénographie de *La Pantera imperial*. Depuis, ils ont été régulièrement réparés et recollés, car bousculés par les pianos-fautes (y compris la pianola télécommandée et le clavecin, tout frénétiquement éternés). Bach ou pas, chez Carles Santos, ça déménage : le piano est un symbole sexuel qui suscite beaucoup d'émoi, sorte de sportif teigneux, toujours prêt à semer la pagaille.

« *Bach est un Germanique qui résiste à tout. Il fallait lui amener cet esprit méditerranéen perturbateur qui est le mien, mais aussi celui de Mariaelena Roqué.* » Dissymétriques, d'or et de pastels, en volutes, pantalons anachroniques et drapés, dérive punk et surréaliste au XVIII^e siècle, les costumes de Mariaelena Roqué sautent sur la sagesse comme diabolins au feu. Ni écrite ni improvisée, l'*Impéria-le Panthère « tient toujours »*, précise Carles Santos, porte-drapeau des bariolis catalans. ■

Véronique Mortaigne

La Pantera imperial. Nuits de Fourvière, Grand Théâtre, le 28 juin à 22 heures. De 20 € à 25 €. Tél. 04-72-57-15-40 25 €. Nuits-de-fourviere.org.

Les savants costumes de Mariaelena Roqué exposés

DANS LA FABRICATION des pièces de Carles Santos, les costumes de Mariaelena Roqué occupent une place royale : ils leur donnent leur force visuelle, en disciplinent le sens tout en en respectant la folie débridée. Catalane, Mariaelena Roqué a puisé une autre partie de son exubérance en Amérique du Sud, au Venezuela, où elle vécut avec ses parents antifranquistes. Tombée amoureuse de Carles Santos en 1982, elle a créé avec lui *Arganchulla*, *Arganchulla Gallac* en 1985. Elle y apparaît dans une armure de papier et de cellophane transparent, affrontant son compagnon, « ce génie qui dévorait tout le monde ». En 1992, c'est

un opéra, *Asdrubala*, commandé à l'occasion des Jeux olympiques de Barcelone. Un tyran hermaphrodite se transforme en lévrier afghan : coiffure en pyramide d'œuf, mailles d'or italiennes, latex noir. En 2008, c'est Brossa, le brosseur, hommage à l'artiste barcelonais Joan Brossa (1919-1998), pierrots de carnaval, fracs colorés. Les Nuits de Fourvière ont voulu que ces costumes soient exposés. « *J'ai eu un coup de cœur*, dit Marie-Anne Privat-Savigny, la conservatrice du Musée des tissus et des arts décoratifs de Lyon. *Immédiatement, j'ai perçu la solidité des bases historiques de Mariaelena Roqué ; il y*

avait une vraie recherche archéologique dans l'histoire du costume, dans les matières, les formes, qu'elle déstructure ensuite, utilisant le fil électrique autant que la soie la plus précieuse. Outre le fait qu'elle exalte les visions de Carles Santos, elle décrypte les significations des costumes, passant du fétichisme à l'anticléricalisme. » Le Musée des tissus côtoie celui des arts décoratifs. Le premier était occupé par « Fastes de la couronne d'Aragon », exposition consacrée aux broderies espagnoles de la fin du Moyen Âge, en partenariat avec le Musée épiscopal de Vic, en Catalogne. « *Cela tombait bien*, poursuit la conservatrice. *En une semaine,*

nous avons mis en place 150 costumes de Mariaelena Roqué dans l'environnement très lyonnais du Musée des arts décoratifs. » L'installation dans la traditionnelle salle des tapis des crucifix-banderilles, des tissus damassés de pulpe de papier tirés de *L'Adeu de Lucrecia Borja* (2000), « *surprend et dérange le visiteur* », se réjouit M^{me} Privat-Savigny. ■

V. Mo.

« *Sous le signe d'Eros* », Musée des tissus et des arts décoratifs de Lyon, 34, rue de la Charité. De 6,5 € à 9 €. Tél. 04-78-38-42-00. Catalogue de Michel Bataillon, éd. Stéphane Baches 160 p., 29 €. Musee-des-tissus.com